

Marine Pagès

L'espace est au cœur des travaux sur papier de Marine Pagès et il est significatif que l'artiste en expérimente physiquement les possibles par le biais de la sculpture, tout en considérant cette dernière comme une extension du dessin. Il faut dire que dans la pratique de la jeune femme, le dessin fait œuvre et qu'il n'est pas réduit au seul projet. D'essence imaginaire, cet espace est synthétisé sous la forme d'un répertoire de fragments architecturaux incorporant des éléments de paysage dans une série de gouaches intitulées Archipaysages (2006-2008). Ici des constructions industrielles multicolores sont envahies par une végétation luxuriante paradoxalement teintée de noir. Si l'inversion des valeurs laisse entrevoir ces hybridations comme les images inquiétantes d'un désastre écologique, elle confère toutefois une dimension ludique à ces architectures anthropomorphisées par le débordement vital des plantes. On retrouve le soin particulier que Marine Pagès apporte, avec des moyens rudimentaires, à ces planches qui parodient la 3D, dans les collages qu'elle exécute depuis 2009. Réalisés avec du papier adhésif imitant le bois, les collages donnent forme à d'étonnantes modélisations architecturales déclinées selon différentes perspectives dans l'espace anonyme de la feuille de papier. Les sculptures en bois recouvertes de placages (2007-2009) sont intimement liées à cette série.

Bien qu'elles évoquent parfois des structures cubistes, ces maquettes ne matérialisent pas une utopie oubliée, elles ne font que spatialiser les architectures de papier tout en restant parfaitement impraticables et mystérieuses. Dans ses dessins au crayon (2011-2012), Marine Pagès explore le paysage en faisant table rase de l'architecture. Partant de plans de villes fantômes tracées dans le désert américain, elle fait naître dans la réserve du papier, entre deux plans arides, des routes qui se déploient à perte de vue.

De ces villes invisibles, dont on ne sait si elles ont été construites un jour ou si elles ont été abandonnées, il ne reste qu'un impalpable réseau routier dont la virginité contraste avec la végétation rase et nerveuse qui parcourt le sol. Cette géométrie pure appliquée au paysage n'est pas sans convoquer certaines œuvres du land art depuis A mile long drawing de Walter de Maria dessiné à la craie dans le désert Mojave de Californie en 1968, jusqu'aux Time Lines tracées dans la neige de Dennis Oppenheim. Ici le désert se dissout dans sa propre représentation, ses contours s'évanouissent tantôt vers les bords du support, tantôt vers la ligne d'horizon, à la manière d'un mirage.

Catherine Macchi

Marc Aurelle

Marc, porte un prénom qui s'est rapidement révélé comme un défi pour son nom, signature qui plonge son être dans l'histoire et le registre des destins qui se doivent d'être exceptionnels.

Ce choix glorieux qu'a fait pour lui sa mère a tracé années après années les deux éventails de rides qui font sourire son regard.

Le regard d'un artiste ne ment jamais, tout se révèle dans la première rencontre pour celui qui est un peu attentif. Parler d'une œuvre c'est parler de regard ; celui que l'on pose sur ce que l'on perçoit d'abord sans vraiment comprendre la totalité des enjeux.

Le regard de Marc change quand il parle de sa peinture ou plus généralement d'art et pourtant je ne connais pas le Regard de Marc au travail, celui quand il peint, regard qui porte une trace d'angoisse quand il fouille la surface pour comprendre la profondeur de ce qui le met en mouvement. Je le connais cependant, je dirai que je le reçois, même si Marc ne permet pas d'entrer dans l'intimité de son rapport au travail.

Marc fait parti de ceux qui ont consacré leur vie à l'enseignement de la peinture, la transmission est un domaine privé de l'ordre de la filiation, elle nécessite de lui consacrer un temps extrêmement étendu pour pouvoir comprendre la nature de l'engagement requis, peu en sont capables, ceux qui sont choisis l'ont réellement choisi, ils savent que la violence de l'œuvre, douceur et exigence sont les termes de cette mission.

Le regard de Marc, je le surprends quand il me reçoit dans son atelier, c'est suffisamment rare pour savoir que c'est un présent, je veux dire que c'est un temps dans le temps qui exige de la présence, comme pour savoir recevoir un cadeau, il faut être extrêmement attentif aux opérations que laisse entrevoir le désordre d'un atelier. Les dessins entraperçus accumulés sur les étagères, sous les tables ou bien roulés dans les angles de l'atelier ont une présence telle qu'ils sont parfois plus éloquents que ceux accrochés aux murs. Ils sont la somme de l'œuvre, ses strates, une géologie de sa généalogie, celle du courage ; Marc cherche la vérité dans ce combat acharné avec le chaos de l'expression, c'est la répétition des phrasés comme sur les partitions griffonnées d'un musicien qui ne joue plus ses gammes mais qui cherche les sonorités qui révèlent la Parole cachée, celle chuchotée presque encore inaudible de l'inconscient.

Les toiles envahissent l'espace, créent un théâtre du visuel impitoyable, une arène pour cette forme courroucée de ce qui advient.

Marc, ton œil devient noir, des éclairs d'étonnement traversent ta pupille on doit t'imaginer comme furieux, avec un point d'interrogation sur la tête, les murs se couvrent de dessins, les dessins lâchent le trait pour devenir des nuages de formes, la noirceur des vanités s'enfume de l'os calciné, tu cernes l'éternité. Soudain il pleut de la couleur c'est un orage chromatique, une atmosphère lourde de doutes, il fait de plus en plus sombre dans les toiles, des lueurs orangées et mauves se constellent sur l'écran du voyage dans une nuit engluée de vert et de bleu, étoilements chers à Van Gogh et Hantāi (merci Georges), gouttes nacrées, fluorescentes, transparence de l'air après la pluie.

L'atmosphère se détend des paysages apparaissent sur la surface du papier qui boit l'eau de l'encre et la couleur devient à nouveau tendre. La douceur des tracés reprend la ligne d'horizon, des images abstraites réapprennent un récit amoureux, au loin une jupe, une silhouette inoubliable, la forêt se mesure aux nuages, l'espace est un hommage à Giotto.

Marine Pagès

Née en 1976 à Paris, vit et travaille à Marseille.

Marine Pagès travaille sur la perception de l'espace principalement au travers du dessin et du volume.

Elle participe à de nombreuses expositions dont : La pratique des impossibles, Bild ; Sans commune mesure, Galerie Bertrand Grimont ; La méthode graphique et autres lignes, Gennevilliers ; Architectures Redéployées, Apornia ; Architecture(s) en lignes, Musée régional d'art contemporain du Languedoc-Roussillon ; Drawing Now, galerie Van der Stegen avec laquelle elle collabore ; Le Spectre des armatures, Glassbox ; Entre là, galerie Anton Weller, etc. et a été en résidence à la Terra Foundation, à l'école municipale des beaux arts de Châteauroux en 2006, ainsi qu'à Est-Nord Est au Canada en 2007.

Elle enseigne le dessin à l'Ecole supérieure d'art d'Aix-en-Provence et est co-directrice de publication et co-rédactrice en chef de Roven*, revue critique sur le dessin contemporain.

Marc Aurelle

Marc Aurelle est né en 1952 en Haute-Loire, il est diplômé des Beaux-arts de Montpellier et vit entre Baillargues dans l'agglomération de Montpellier et Bonneville en Haute-Loire. Il enseigne la peinture à l'école supérieure d'Aix-en-Provence.

Depuis sa sortie d'école, il n'a de cesse de dessiner et de peindre. Son parcours a parallèlement été jalonné de diverses expériences artistiques interrogeant la pratique de l'art, sa diffusion et sa résonance sur le public. Dans les années 80, il co-fonde la galerie Errata à Montpellier, entre 89 et 2001, il crée et dirige Aldébaran, espace d'art contemporain à Baillargues.

Par son travail de dessin et de peinture, il a toujours cherché à rester vigilant à la création d'une fenêtre ouverte sur le monde. Ses dessins et peintures interrogent la frontière en le perceptible et la force du tracé et de la couleur dans l'abstraction. Le fil conducteur des dernières productions, essentiellement réalisées sur papier est une mémoire du paysage et de sa métaphore. Marc Aurelle expose régulièrement en France comme à l'étranger.

Les Duos mettent en résonance des univers artistiques qui ne se sont pas encore croisés ; invitent deux artistes à prendre le temps d'une exposition pour imaginer une rencontre. «Jouer le jeu», c'est accepter un partenaire, un alter égo, puis ouvrir l'éventail des possibles en inventant les postulats, les règles, les enjeux, les dispositifs, qui vont conduire l'histoire, au fur et à mesure de son écriture.